
Intermède
Michel BOUTET

JE ME SOUVIENS

Je me souviens de notre bonjour du matin entre collègues. C'est là que j'ai compris qu'il n'y avait jamais rien d'innocent, que tout pouvait être contenu dans ce bonjour et dans la réponse. Les petites misères de la maison qu'on laisse dans la voiture, sur le parking de l'établissement. L'espoir d'une rencontre amoureuse dont on ne va pas pouvoir parler pendant huit heures. Le mal au dos, suite à la dernière réunion où l'on n'a pas été à son avantage.

Je me souviens... « Bonjour, ça va ? » « Oui, ça va... » Et tout ce qui ne va pas, quand vraiment ça ne va pas, comment voulez-vous qu'on le dise à quelqu'un qui vous dit bonjour ? Quelqu'un que vous aimez bien au fond, mais qui est juste dans cette distraction ordinaire qui le rend imperméable. Et heureusement, sans doute. On deviendrait quoi si l'on n'était pas de temps en temps imperméable ? Quelque chose des autres nous dégoûterait de partout. Ça ferait des flaques, des eaux mêlées, un drôle de bouillon.

Je me souviens de Jérôme, qui s'occupait des chèvres. Nous reconnaissons tous qu'il s'en occupait bien des chèvres. Mais qu'est-ce qu'on aurait aimé qu'il s'occupe aussi des résidents, qu'il n'en oublie pas au premier virage du chemin. Je me souviens de son sourire figé la première fois où il fut interpellé en réunion d'analyse des pratiques. Il tombait des nues. Il vacillait. Il commençait à comprendre qu'on le prenait probablement pour un incompetent sympathique. Il se trouvait tout à coup là où il n'avait jamais imaginé se trouver : dans la marge de l'équipe.

Je me souviens de notre directeur, ancien représentant syndical, devenu patron. Un jour, il avait fait un discours, malhabile, plus naïf que mal intentionné. Il nous avait dit, en conclusion : « Nous sommes des missionnaires. » Je lui avait demandé s'il fallait écrire « Des missionnaires » en un mot, ou deux. Il n'aimait pas mes jeux de mots à deux balles. J'avais mauvais esprit. Mais je savais qu'il ne souhaitait pas cette solitude.

Je me souviens du psycho disant : « Je ne suis pas là pour apporter des réponses mais pour complexifier les questions. » Je me souviens de Gérard, furieux : « Alors, pourquoi on le paye ? » Ensuite, Gérard avait pensé que c'était de la provocation. Ça n'en était pas. Cette phrase me sert toujours, pour tirer les fils.

Je me souviens des réunions. Des réunions interminables, quand rien n'avance, quand l'imagination fait défaut, quand la page reste blanche, quand les mots semblent des ennemis qui s'évertuent à ne rien nous dire. Quand les mots, eux aussi, sont fatigués. Quand ils sont fades. Je me souviens de ces réunions qui sentent la vieille verveine qui ne sent rien. Dans ces moments-là, je ne crois pas qu'on faisait semblant, qu'on parlait pour ne rien dire. On disait qu'on n'arrivait pas à dire. C'est beaucoup. Beaucoup d'abnégation, de modestie au fond. C'est beaucoup de ce courage, qui n'est pas celui des héros, à qui tout semble facile.

Je me souviens aussi des moments de confiance, des moments où nous arrachions les mots à la défaite, où, à force de chercher, de vérifier dans les dictionnaires de nos mémoires, les mots des autres faisaient danser les miens, des moments où les mots n'étaient plus des propriétés privées mais du partage, du commerce équitable, et des espaces, du possible, du far-west. Nous constatons souvent que, le lendemain, tout nous était plus supportable, plus compréhensible. Et nos cow-boys en fauteuil pouvaient bien nous tirer la bourre avec leurs bizarreries, nous étions prêts pour la conquête de l'Ouest.

Je me souviens de Chantal, qui avait été embauché parce qu'elle avait parlé d'animer un atelier poésie.

Je me souviens de Sylvie qui élevait des poules « nègre-soie ». Je crois qu'elle le faisait pour le mot.

Je me souviens des yeux pâles de Marie-Luce. Je me demandais ce que ça faisait aux résidents, des yeux d'une telle eau claire. Est-ce qu'eux aussi se perdaient doucement dans ces yeux-là ?

Je me souviens que nous fêtions tous les anniversaires, que nous étions une sorte de tribu où chacun avait la volonté farouche d'être libre et attentif. Je me souviens que nous parlions de philosophie, de football, de musique et de voyages, au Québec, en Nouvelle-Calédonie, et que nous aimions que les résidents soient de la conversation.

Je me souviens d'un stagiaire disant : « Dans ce foyer, il n'est pas toujours facile de distinguer les résidents du personnel. » Et nous ironisions sur les avantages de la blouse blanche.

Je me souviens qu'on nous traitait souvent de rêveurs. Je trouvais cela injuste. Je me souviens que nous n'avions pas compris que fondraient sur nous, aussi vite, des questions de territoire, d'expropriation, de soupçon. Des questions de pouvoir.

Je me souviens que nous avions l'ambition de nous adresser à l'intelligence des résidents et que nous ne fûmes jamais déçus.

Je me souviens que nous chantions, souvent. Honnêtement les chansons de Brel ou de Souchon. Et nous faisions un jeu de massacre avec celles d'Alain Barrière. Pour le plaisir de se faire traiter de fou par Laurent, philosophe trisomique. Je me souviens que nous avons beaucoup ri. Avec les résidents, jamais contre. Sauf, peut-être, certains jours mal inspirés.

Je me souviens qu'il nous fallu du temps pour comprendre qu'il n'arrivait jamais que rien n'arrive, et encore plus de temps pour savoir que c'était une chance.

Je me souviens que je ne savais pas quand j'arrêterais ce métier, et si j'aurais le choix de partir avant qu'il me laisse aussi des mauvais souvenirs.

Je me souviens m'être dit : « Je ne vous oublierai jamais. » Et c'est ce qui est arrivé.

Michel Boutet. Tours. 15 mai 2009.